

De l'autre côté du Moi

André Roy, *On sait que cela a été écrit avant et après la grande maladie*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 144 p.

José Acquelin, *Chien d'azur*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 86 p.

Michel Pleau, *Le corps tombe plus tard*, Trois-Rivières, Les Écrits des Forges, 1992, 54 p.

Jocelyne Felx

Numéro 67, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38881ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1992). Compte rendu de [De l'autre côté du Moi / André Roy, *On sait que cela a été écrit avant et après la grande maladie*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 144 p. / José Acquelin, *Chien d'azur*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 86 p. / Michel Pleau, *Le corps tombe plus tard*, Trois-Rivières, Les Écrits des Forges, 1992, 54 p.] *Lettres québécoises*, (67), 39–40.

André Roy, *On sait que cela a été écrit avant et après la grande maladie*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 144 p., 12,95\$.

José Acquelin, *Chien d'azur*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 86 p., 12,95\$.

Michel Pleau, *Le corps tombe plus tard*, Trois-Rivières, Les Écrits des Forges, 1992, 54 p., 10\$.

De l'autre côté du Moi

Dans l'épuisement du Moi, la poésie redécouvre les accents du jour sur la rétine.

POÉSIE
Jocelyne Felix

SI LES JEUX DE L'AMOUR qui traversent les livres révèlent les qualités les plus profondes d'un siècle, les œuvres d'André Roy livreront aux bouquineurs du troisième millénaire un extraordinaire témoignage des affections de nos contemporains. Dans un autre registre, les recueils poétiques de José Acquelin et de Michel Pleau marquent des étapes significatives de cette «expression discrète» qui renoue, parfois avec beaucoup de bonheur, des rapports avec la nature et le paysage.

Le poète du déclin

L'écrivain libère les mots de tous les contenus silencieux qui les aliènent. L'œuvre d'André Roy en est un brillant exemple, elle qui fut modelée dans le terreau historique particulier des années soixante-dix. Mais d'abord, toutes les grandes questions qui traversent les deux premiers volets de la trilogie de Roy intitulée *L'Accélérateur d'intensité*, celles de la solitude, de la fragilité en même temps que de l'urgence de la passion, de la responsabilité impuissante devant la bêtise humaine, se retrouvent dans le dernier volet. C'est cependant par le biais d'un recours collectif que celui-ci se distingue de l'ensemble, rompant avec une problématique essentiellement individuelle.

Dès son titre, ce troisième volet prédit le basculement de l'histoire des passions modernes : *On sait que cela a été écrit avant et après la grande maladie*. C'est là le propos singulier, mais crucial de ce livre qui se présente comme le testament d'une époque qui «avait voulu aimer avant toute chose / le cœur, la caresse, le baiser / la tête pleine de sexes» (p. 134). Le temps et la «maladie bleue» (euphémisme pour le sida), faisant leur œuvre, le traité des passions s'est mué peu à peu en une tragédie grecque. Étonnamment, cette *tabula rasa* d'une certaine modernité, m'a-t-il semblé ici, rejoint par-delà les siècles, Euripide, poète du déclin grec, qui excellait à peindre le tragique des passions qui nous minent et souvent nous perdent.

Le dernier volet de Roy est construit suivant les axes de l'avant et de l'après maladie, dans cette nuit d'en dessous qui les fomentent. D'abord, la longue suite intitulée l'«avant» célèbre «ces affections devenues avec le temps / des accidents terribles de la nature» (p. 134). En ces années d'innovations réfléchies, de combinaisons et de solutions audacieuses, le surplomb de la mort a peu d'emprise, le texte est un lieu de délices

et la littérature une expérience qui se moque des œuvres et est prête à se ruiner pour atteindre l'inaccessible. De plus, la passion qui exalte la beauté chaude des corps comporte une certaine dose d'érotisme. Elle renvoie à la drague aux garçons bleus, incendiaires et solitaires, et à l'hédonisme qui se rie de toutes les surveillances. Dans ce recueil, la voix qui fait goûter les passions revient sans cesse au plus près de la bouche. Le poète est «le bel avalé de la poésie» (p. 89), et l'ami, le «beau blond jeune cannibale» (p. 50). Si la beauté des corps et les amours pédérastes peuvent être compris comme des modèles de rêveries maîtrisées, les mots du créateur sont un Moi transfiguré :

*il n'y a parfois que les mots pour aimer
ils étaient la vie plein la bouche
la bouche heureuse du créateur de nuages*

Ensuite, à mille lieues de la fête, en vagues renversées, dans cette suite brève et émouvante qui clôt le recueil, nous saisit le retournement de l'après, région périlleuse où la vie s'affronte à la mort. Ici, la rupture historique, à peu de chose près, s'inscrit à rebours du narcissisme et de l'auto-exaltation. Le nous se substitue au je, le bleu masculin se fond au bleu des meurtrissures et, à la limite, le poète n'hésitera pas à inscrire l'épreuve selon la figure de la crucifixion.

La grandeur de ce livre, qui m'est apparu moins accomplie formellement que le premier volet de la trilogie qui avait remporté le Grand Prix de la Fondation Les Forges, c'est de nous faire voir un poète ouvert à tous les appels de la vie, et capable de libérer dans ses mots les exigences antagonistes de la passion et du réel limitatif.

L'annonce d'un renouveau

Il n'y a aucun point commun entre l'œuvre d'André Roy et celle de José Acquelin, pas plus d'ailleurs qu'entre les préoccupations qu'elles expriment. L'œuvre d'Acquelin qui ouvre de nouvelles avenues en poésie, professe une obéissance totale, et comme un abandon aux enseignements du monde sensible. Un mystère, souvent sans figure ni métaphore, se dégage de la lettre des choses naturelles, comme si c'était le fait d'être là qui était mystérieux. Laconiques, les soixante-cinq poèmes de *Chien d'azur* qui semblent envelopper les choses d'un voile d'air, s'articulent très souvent autour du verbe être. Leur allègement leur vient aussi de la rareté des adjectifs et de leur syntaxe privilégiant

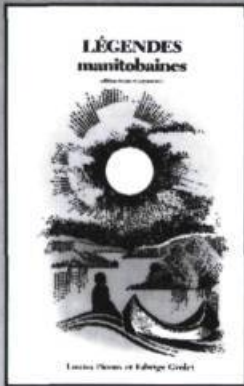


Pour jeunes et moins jeunes

LÉGENDES

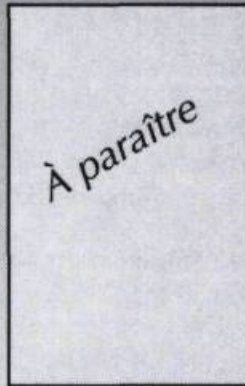
Légendes manitobaines

édition revue et augmentée
Louisa Picoux et Edwige Grolet
10,95 \$



D'Est en Ouest

contes et légendes
Pierre Mathieu
7,95 \$



COMPTINES de Pierre Mathieu

Le zoo enchanté

6,95 \$



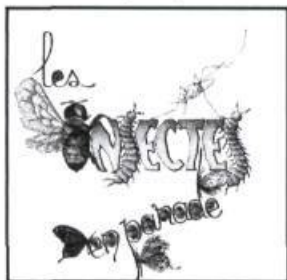
Sur la pointe des mots

6,95 \$



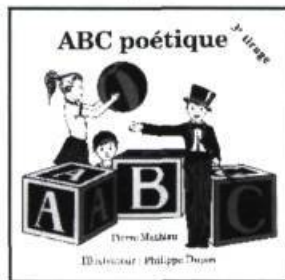
Les insectes en parade

6,95 \$



ABC poétique

6,95 \$



Les Éditions des Plaines

C.P. 123, Saint-Boniface (MB) R2H 3B4

Téléphone : (204) 235-0078

Télécopieur : (204) 233-7741

CHIEN D'AZUR
JOSÉ ACQUELIN



les relatives, les indépendantes :

*le soleil vient de se coucher
et la fleur d'un catalpa vient de tomber
je m'étends avec la rosée dans le parc
trois mainates passent rapidement
quand est le temps ? (p. 45)*

Dans ce mouvement qui expire et s'éteint à chaque vers ou deux vers, il y a la monotonie incantatoire des structures répétitives et la répugnance à envelopper et à développer. Grâce à «l'effet lointain», nombre de poèmes enveloppés, indéfinis, trouvent un sens nouveau et universel. Parfois nourrie d'arts divinatoires, cette poésie entrecroise des figures sibyllines tel ce «chien d'azur» qui suggère magnifiquement les constellations du Grand et du Petit Chien aboyant à la Lune afin, dit-on, de maintenir celle-ci dans le droit chemin de l'écliptique, image éminemment poétique de la vigilance et de la conscience qui ramènent l'esprit à la vie.

Au cœur de cet espace-temps poétique, je dirais que l'humour et l'étrangeté que le poète avait si bien installés dans ses premiers recueils s'épuisent et se banalisent. La redondance des procédés dégénère ici et là en délayage. Je persiste à croire cependant qu'avec plus de rigueur, Acquelin pourrait ouvrir la poésie québécoise actuelle à de nouveaux possibles.

Métaphores du paysage

Michel Pleau est de la génération d'Acquelin. Ces deux poètes puisent leurs sentiments non pas dans l'intimisme, dans un apitoiement de l'individu sur son moi, mais dans tous les bruits filtrés à travers les feuilles. Défardée, sans trace d'exagération, la voix de Pleau nous retient au bord de la nuit et du silence qui s'entassent au fond de tout. La vie immédiate, les relations fondamentales avec l'eau, la lumière, les végétaux, un espace peuplé de miroirs, une circulation fluide des images entre les éléments et les sens, composent ici un univers métaphorique qui se veut toujours nouveau et pourtant identique à lui-même.

Posté à la frontière de la vie et de la mort, attentif à capter les vérités fugitives, il n'y a pas le moindre soupçon de fatalité dans ce livre. À l'instar de Marie Uguay dont trois vers figurent tout contre l'invisible cloison qui nous sépare des morts, comme assourdie par cette proximité. Dans *Le corps tombe plus tard*, même la mort ne semble pas autre chose que l'épanouissement de la vie plutôt que sa rupture ou son effondrement :

*les bourgeons de l'eau
éclosent
font la joie des yeux
dans chacun des ronds
nous prenons le temps de mourir (p. 28).*

En somme, Pleau est tout espoir. L'âme lyrique en lui alterne avec l'âme tranquille du paysage. Mais, pourquoi, en lisant ce livre, me suis-je demandé s'il datait d'hier ou d'aujourd'hui, s'il représentait d'authentiques exercices de style ou une élégie au monde actuel ? C'est peut-être parce qu'au-delà de la profondeur remarquable de ses intuitions et de ses choix essentiels, au-delà de la richesse sombre et chthonienne de sa poésie, Pleau fait entendre une voix qui ne lui est pas encore personnelle. Soulignons enfin qu'avec ce recueil, Michel Pleau s'est mérité le prix Octave-Crémazie 1992.